

# La Tête en Noir

Trophée du  
Meilleur ouvrage  
critique

PRIX  
MAURICE RENAULT 2018



N° 203  
GRATUIT  
SN 1142-9216

Mars  
Avril  
2020

## LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE Territoires à protéger

Nul n'est besoin de remonter jusqu'à Henry David Thoreau et son ouvrage *Walden*. Pourtant, on le pourrait, et avec raison. La notion d'écologie alliée à celle d'éco-terrorisme se trouve à l'orée de nombreux ouvrages publiés par les éditions Gallmeister. Citons les truculents et monumentaux *Gang de la clé à molette* et *Seuls sont les indomptés*, tous deux d'Edward Abbey. Le premier pour ce personnage détonant de chirurgien qui la nuit parcourt les autoroutes à la recherche de panneaux publicitaires dont il scie à la tronçonneuse les poteaux, le second pour celui magnifié par Kirk Douglas (qui vient de mourir) de cow-boy crépusculaire qui cisaille les barbelés dans la prairie, et qui par amitié court vers son destin funeste. Avec *Les Mangeurs d'argile*, de Peter Farris, on entre de plain-pied dans la littérature de territoires à protéger. L'auteur du *Diable en personne* renoue avec les canons du genre noir. Comme dans nombre de romans de chez Gallmeister (*My absolute darling*, de Gabriel Tallent, *Sauvage*, de Jamey Bradbury), le personnage principal est un adolescent issu d'une famille devenue monoparentale, et qui est en construction. Mais Jesse Pelham, quatorze ans, dès le début de cette intrigue perd son père dans un accident : l'homme tombe du haut d'un arbre dans lequel il bâtit un repère de chasse pour son fils. Mais le lecteur sait dès le début qu'il ne s'agit pas d'un accident, mais bien d'un acte criminel. La question qui se pose est donc « Pourquoi ? ». Le titre donne la réponse : l'argile, terre précieuse, qui se monnaie bien dans cet État de Géorgie. Le père, chasseur, entendait défendre un pan de la nature. Grand thème des éditions Gallmeister : le thème de la chasse en harmonie avec la nature, selon un principe au choix préhistorique ou amérindien de respect et d'équilibre. Le point fort du roman est peut-être l'apparition de Billy, un vétéran de guerre devenu militant en fuite après un attentat meurtrier à la bombe. Sa rencontre avec Jesse peut être vue comme une rédemption. Ensemble, ils vont s'unir contre un complot ourdi entre un frère pasteur, une sœur, femme fatale vénéneuse, et un shérif véreux. Rien de neuf, même pas les amants diaboliques, mais parfaitement recyclé avec les sujets d'interrogation de notre époque

Suite page 4

# LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

## PLEIN DE GAGES POUR LE TUEUR.

On ne présente plus LAWRENCE BLOCK, né en 1938, l'un des papes du roman noir moderne qui a commencé par de petits romans populaires sous pseudo à la fin des années 50 avant de passer à l'écriture de polars en 58. Depuis, sa carrière a été époustouflante grâce aux dix-huit enquêtes glauques de Matt Scudder, son flic devenu détective sans licence et inscrit aux Alcooliques Anonymes. Pour souffler, Block a créé Bernie Rhodenbarr, libraire le jour, voleur la nuit, plongé dans onze aventures pleines d'humour et de peps, et Evan Tanner, un agent secret disjoncté dans huit romans. Mais c'est à son dernier héros, John Keller, inventé en 1998, que nous nous intéresserons à l'occasion de la sortie poche de son cinquième titre « *Tue-Moi* », en *Folio Policier*.

Dégageons sept bonnes idées :

1) Keller est un tueur à gages qui fait du bon boulot en se servant de ses petites cellules grises pour contourner les obstacles qui l'empêchent d'atteindre sa cible. Il n'a pas d'état d'âme car il a mis au point une technique mentale pour éloigner le traumatisme du meurtre. Il planque, étudie, réfléchit, joue la comédie, se déguise, poignarde, flingue, étrangle, empoisonne sa cible (et souvent des impondérables comme une conjointe). Keller sait créer son arme idéale en fonction des contingences comme, par exemple dans « *Tue-Moi* » où un méchant supérieur de monastère urbain lui donne rendez-vous dans un hammam et lui demande de soulever sa seule serviette pour voir s'il n'a pas un micro ou une arme planqués sous les bourses. Keller, nu, n'a rien sauf un petit bracelet de pacotille... qui est en fait un garrot. Block joue les vierges effarouchées en escamotant l'exécution en live pour la présenter ensuite d'une façon plus smart et distanciée à

l'occasion d'un dialogue, ce qui lui permet de doter son héros à priori négatif d'une aura philosophique genre « je connais le monde pourri dans lequel l'on vit ».

2) Il y a toujours des surprises et des rebondissements. Continuons sur l'exemple : Les circonstances font que Keller ne peut pas étrangler le supérieur. Il doit donc trouver une autre idée... Il renonce à tuer un adolescent mais va chercher le donneur d'ordre... Il arrive devant la maison d'un contrat, mais elle vient de brûler avec le bonhomme à l'intérieur... Il doit tuer un riche malfrat lors d'une croisière mais doit d'abord écarter sa sexy maîtresse et les deux gardes du corps... etc..

3) Les contrats lui sont téléphonés par Dot, une interface qui n'a pas la langue dans sa poche et qui perçoit la première avance du donneur d'ordre qu'elle ne connaît pas car passé par de mystérieux relais. On ne verra jamais Dot. Tout passe, avec le très laconique Keller, par des portables prépayés en liquide dont on se débarrasse immédiatement dans les égouts.

4) Keller a un passé qui s'établit au fil des cinq titres. Ici, il a voulu se ranger des voitures et investir à la Nouvelle-Orléans, sous un nouveau nom, dans une boîte avec associé qui rachète et revend après rénovation les maisons détruites par l'ouragan Katrina. Mais il travaille dur pour pas un rond et doit nourrir femme et enfant. Car c'est un homme qui sait aimer. Il accepte alors une, puis deux missions proposées par Dot, toujours de bonne humeur et qui aime jouer les nounous maternantes.

5) Keller est un amateur de timbres. Il se débrouille souvent pour faire coïncider ses trajets « professionnels » avec des ventes aux enchères ou des rencontres d'amateurs très éclairés. Le monde de la philatélie prend quasiment la moitié des histoires de Keller ! On y apprend tout sur les timbres des ex colonies des pays européens à partir des circonstances politiques ; leurs tirages, leurs sur impressions, les erreurs, les raretés, les cotes etc. Quand Keller se met derrière son bureau avec ses loupes et ses pinces à timbres, il entre dans son univers de vieux sage. Impossible que ces connaissances philatéliques pointues soient un simple background monté grâce à une doc. De fait, Lawrence Block est lui-même un philatéliste confirmé. Il l'avoue dans une interview : « Keller collectionne des timbres du monde entier sous le règne de l'Empire britannique de 1840 à 1940.





Moi aussi. Mais Keller a une plus belle collection que moi ! ». Block a même sorti une version philatélique de « *Tue-Moi* » (Hit Me) à 500 exemplaires signés et numérotés, avec des reproductions de six timbres du livre et même un original.

6) À toutes ces bonnes idées, il convient d'en ajouter une autre, bien que, pour certains, elle n'en soit pas une. Il s'agit de la femme de Keller. Le tueur est marié à Julia, une très gentille fille qui vient s'asseoir près de lui quand il consulte ses timbres, qui respecte ses silences quand il prépare ses voyages criminels et qui lui demande parfois de raconter ses exécutions parce que « ça l'excite ». Block, qui aime beaucoup jongler avec les dialogues qu'il peut étirer à l'infini, met donc le taiseux Keller entre deux pôles narratifs féminins enjoués : Dot, qui apporte l'affaire, et Julia qui apporte la récompense sexuelle de la mission réussie (et la récompense familiale) : deux mères symboliques mais très perverses que l'auteur impose dans un axe immoral revendiqué.

7) Enfin, la dernière bonne idée est constituée par la structure inhabituelle du livre. Pourtant, cette idée est passée sous silence par une grosse omission de la part des éditeurs français : les quatrièmes de couverture du Seuil et de Gallimard se gardent bien d'annoncer que les titres avec John Keller sont des recueils de

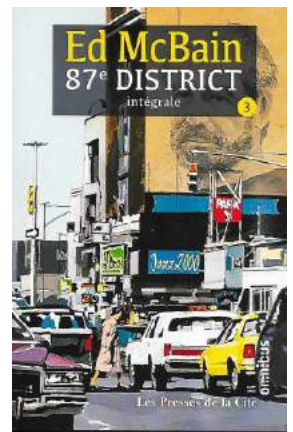
nouvelles ! Dans « *Tue-Moi* », on dissimule ce fait grâce à une numérotation classique de chapitres de 1 à 51 sans aucun sommaire pour faire croire à un roman. Des sous-titres sont quand même insérés : « *Keller à Dallas* » (23 pages) ; « *Keller rentre chez lui* » (40 p.) ; « *Keller à la mer* » (32 p.) : « *L'Extra de Keller* » (49 p.) et enfin « *L'obligation de Keller* » (10 p.) qui n'est, et c'est incroyable, qu'un début de nouvelle ! Bref, comment Block est-il parvenu à bâtir cette structure étonnante de nouvelles bien liées constituant un ensemble cohérent et dynamique ? Après enquête, on découvre que ces nouvelles ont été écrites pour *Playboy*. Gloire soit rendue aux magazines US qui peuvent encore se permettre de publier de la longue fiction. Le commercial Block (il lit lui-même des histoires de Keller en publication audio) nous livre donc régulièrement un petit package sympa qui lui a déjà été (très bien) payé par *Playboy* et dont il assure une seconde vie sous forme de livre. Et ça fonctionne ! Car, à chaque affaire, Keller se retrouve avec une nouvelle mission, de nouvelles contraintes et de nouvelles ventes philatéliques. Les appels de Dot et l'approche de Keller permettent ainsi à l'auteur de reconfigurer à l'infini ses malignes petites intrigues. Si l'on pense à G.K. Chesterton et à ses fameuses enquêtes du Père Brown, Lawrence Block inverse les rôles : de proie, l'assassin est devenu enquêteur pour réussir son crime.

Michel Amelin

**En bref... En bref... En bref... En bref...**

**87° District, d'Ed McBain – Intégrale Omnibus. Presses de la Cité.**

C'est en 1956 que l'américain Ed McBain eut l'idée d'une série dont les héros seraient les policiers d'un commissariat. Il a inventé Isola, une mégapole qui ressemble à New York et incarne l'Amérique toute entière avec son cortège de délits et ses coups de folie qu'une équipe de flics, toujours les mêmes, tente de circonscrire. Cette saga très célèbre qui inspira le cinéma et la télévision à de nombreuses reprises est aujourd'hui rééditée dans l'ordre chronologique et dans des traductions révisées. Les romans d'Ed McBain n'ont pas vieilli et constituent une des plus belles réussites du roman noir américain. (860 p. - 28 €)



Jean-Paul Guéry

## EN BREF... EN BREF... EN

**Tromperie, de Andrea Maria Schenkel. Actes noirs / Actes sud.** 1922. L'assassinat d'une jeune fille et de sa vieille mère impotente révoltent les habitants de Landshut (Allemagne). Le coupable est immédiatement désigné par la bonne société bavaroise qui dénonce les agissements immoraux du fils d'un industriel honorablement connu. Arrêté, le suspect nie maladroitement toute responsabilité dans ce drame mais le rouleau compresseur de la justice est lancé et rien ne semble pouvoir l'arrêter même si un policier doute.... Ce suspense psychologique d'influence très classique évoque avec talent l'ambiance très oppressante des films de genre allemands des années trente (Fritz Lang).

(218 p. 21.80 €)



Dans le cadre magnifique des Greniers Saint-Jean, l'association imaJn'ère vous invite à rêver grâce à son festival GRATUIT. Expositions, rencontres/dédicaces avec les auteurs et illustrateurs, tables rondes, démonstrations de jeux de rôles, concours de cosplay et de nombreux événements. Buvette et restauration sur place.

## Suite de la page 1...

avec en toile de fonds la volonté d'un homme qui se confronte à celle de la société. Comme il nous en a habitués, Peter Farris nous propose un roman poignant avec une jolie écriture et un décor finement abordé. Changement de décor avec Dans la gueule de l'ours, de James A. McLaughlin (Rue de l'échiquier). Le personnage principal est un biologiste des grands espaces qui se retrouve, après un périple mexicain, une rencontre fusionnelle à la conclusion des plus dramatiques, dans un domaine protégé qui appartient à une organisation écologiste. Tout seul, il doit protéger les nombreux habitants du domaine, dont des ours dont la vésicule est ardemment convoitée par des chasseurs qui la revende sur le marché chinois. Surtout, il doit défendre ses arrières contre les sicaires d'un cartel, sa tête étant mise à prix alors même qu'il se forge des inimitiés terribles parmi les autochtones qui vivent de menus trafics et larcins, mais qui ont le don pour démolir des portraits. Outre une chatte, une horde de chiens de chasse, quelques serpents et de nombreux oiseaux, Rice Moore fera la rencontre d'une jeune femme, chercheuse comme lui, qui habitait les lieux avant lui, et qui a été violée par des inconnus. On sait dès le début que les deux protagonistes sont amenés à se jeter dans les bras l'un de l'autre. La seule question étant « Par quels détours ? ». James A. McLaughlin force peut-être un peu le trait pour dépeindre la nature sauvage des Appalaches. Son héros est d'une tendance impulsive, et il semble parfois suivre des pistes absurdes. Néanmoins, le roman est une ode à la nature, à la fraternité en milieux sauvage et au ressourcement. Comment ne pas comprendre que face à l'industrie de la drogue (sous toutes ses formes), il ne reste que le retour à la nature ? La survie du héros de romans noirs passe forcément par la survie de notre écosystème. Ces deux romanciers l'ont bien compris !

**Julien Vedrenne**

**Peter Farris, Les Mangeurs d'argile (Gallmeister)**  
**James A. McLaughlin, Dans la gueule de l'ours (Rue de l'échiquier)**



**la Sadel**  
**Coopérative au service des savoirs**  
7 rue de Vaucanson - Angers -  
Tel 02.41.21.14.60 et [www.sadel.fr](http://www.sadel.fr)

# ENTRE QUATRE PLANCHES

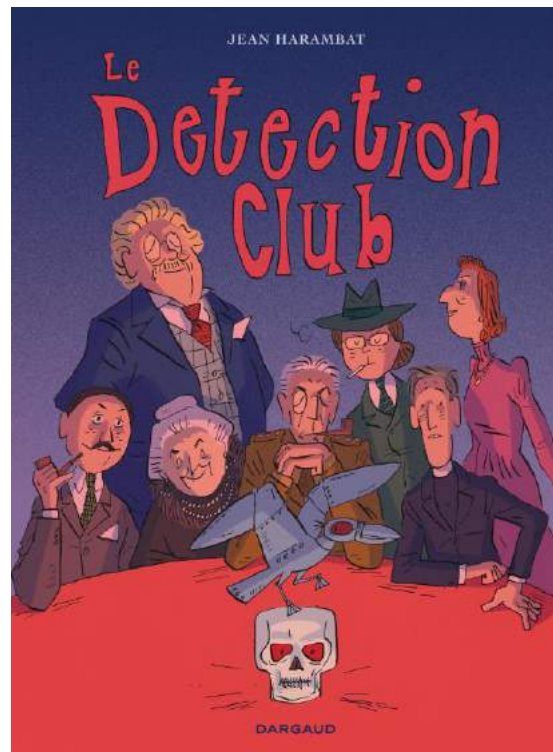
La sélection BD de Fred Prilleux

## **Le Detection Club / Jean Harambat (Dargaud)**

Après son excellent *Opération Copperhead*, avec David Niven et Peter Ustinov en guest-stars, Jean Harambat récidive avec un autre récit plongeant habilement des personnages réels au cœur d'une intrigue jubilatoire. Welcome to the (mystery writers) club...

Les années 20. Ils sont sept : trois femmes et quatre hommes, à bord d'une frêle embarcation, en partance vers une île de Cornouailles. Ils honorent l'invitation d'un mystérieux Roderick Ghyll à assister, ni plus ni moins, qu'à la « renaissance de la fiction policière, à la proposition de l'œuvre parfaite, achevée, close ». Diantre ! Pourrait-on attiser autrement la curiosité d'écrivains eux-mêmes spécialistes du roman policier ? Non, et à bord du canot, se trouvent GK Chesterton, Agatha Christie, John Dickson Carr, Dorothy Sayers, le major Mason, la baronne Orczy et le père Knox, tous membres du Detection Club, association britannique et littéraire, regroupant la fine fleur des romanciers à énigme, et titillés par ce séjour qui s'annonce étrange. Et il va l'être, car à peine débarqué, le groupe se voit-il accueilli par le propriétaire des lieux, un septuagénaire farfelu – et richissime - qui les conduit à sa villa, où il ne tarde pas à leur présenter l'objet même de toute son excitation : Éric, son automate-détecteur. Un robot – aux allures de celui du Magicien d'Oz - capable de trouver qui a fait le coup dans n'importe quelle intrigue policière, une fois qu'on lui a fait ingurgiter tous les ingrédients du crime... Les hommes et femmes seront-ils un jour dépassés par la machine ? Le Detection Club ne va pas tarder à le savoir, car il va devoir enquêter très vite : Ghyll est assassiné, et le coupable n'est pas bien loin...

Tout dans ce deuxième opus de la trilogie anglaise de Jean Harambat est vrai : le Detection club existe bel et bien, le serment que prêtent ses membres est mot pour mot celui que prononce JD Carr au début de l'album, le robot Éric eut son heure de gloire en 1928 aux Etats-Unis, et Dorothy Sayers passait son temps à tirer en l'air au pistolet. Et cette réplique de la baronne Orczy, alors ? « *Pour commencer à avoir du talent, un auteur doit être mort depuis 75 ans* », vraie aussi ? Non... Du pur Harambat, et c'est là toute la saveur de cette enquête facétieuse, de cette fable policière et philosophique à la fois : un jeu perpétuel, et des plus habiles, avec la vérité historico-littéraire. Les personnages-romanciers sont parfaitement



campés, dans leurs silhouettes comme dans leurs caractères, et l'auteur les a associés par affinités ou animosités réciproques... Le duo Chesterton-Christie, qui mène la barque un peu plus que les autres, est particulièrement réussi, tout comme la paire Mason-Knox, toujours prête à s'invectiver pour un oui ou pour un non. Cette formidable galerie d'enquêteurs fait feu de tout bois pour aller au bout d'une énigme elle aussi passionnante à suivre de bout en bout. Et au final, quand arrive l'épilogue – le mariage d'Agatha Christie au son d'un *pipe-band* (« *Mendelsohn à la cornemuse, est-ce bien raisonnable ?* ») on se prend d'envie soudaine d'aller se replonger dans les écrits de tous ces romanciers de l'âge d'or du roman policier (en particulier G.K. Chesterton !) Et d'attendre avec impatience le dernier opus de cette trilogie so british, *La Pièce manquante*, où il sera question cette fois d'une pièce... de théâtre, de Shakespeare mystérieusement disparue... Tout un programme, isn't-it ?

**Fred Prilleux**

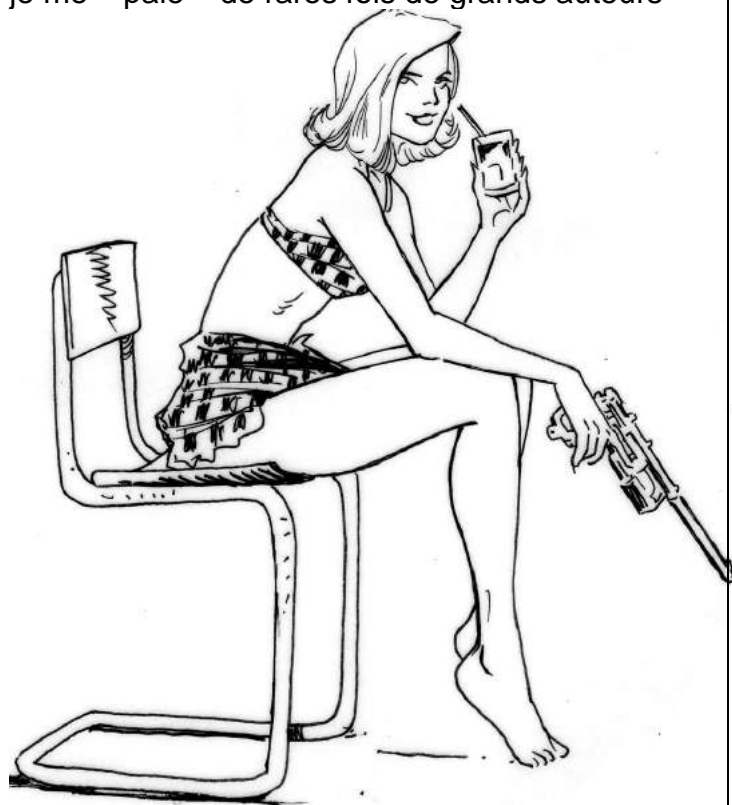
**Le Detection Club** - Scénario et dessin Jean Harambat – Dargaud. 136 pages couleurs -19,90 € - Paru le 4 oct. 2019

# LE BOUQUINISTE A LU

## Le chroniqueur polar et la fille du marais.

La belle époque où l'on touchait des émoluments en pige pour une chronique a quasiment disparue avec l'apparition d'internet, des blogs et des avis d'amateurs plus ou moins éclairés sur les sites de vente de livres. Du coup, pourquoi devient-on chroniqueur ?

Premier point : c'est mieux d'aimer lire ! Et puis, il faut le savoir, les « reconnus » d'entre nous n'achètent pas les livres qu'ils lisent et heureusement car me concernant ce serait un budget d'environ 2000 € annuels. A titre personnel, je demande et très gentiment et l'éditeur me l'envoie. J'en achète encore certains, essentiellement pour faire plaisir à mes copines libraires de Richer, Contact et Le renard qui lit à Chalonnes. Et heureusement qu'on ne les achète pas, car à titre personnel, je trouve que sur les sorties d'actualité, quatre titres sur cinq sont au mieux... passables. Je lis en moyenne 150 livres par an. Depuis 40 ans, soit environ 6 000. Je pense que le temps libre de ma retraite – que j'espère longue et prospère – me permettra d'atteindre les 10 000 (je prépare mes tas pour l'occasion). Quand quelqu'un me demandait à ma librairie Phénomène J si j'avais lu tous les livres de la boutique, je regardais les 100 000 références qui m'entouraient et répondait « Presque ». Mais je suis taquin. Je ne chronique que les livres pour lesquels j'ai trouvé des qualités. Le côté gentil. Le côté « méchant » est que je me « paie » de rares fois de grands auteurs



français ou américains qui au milieu de la sortie d'excellents ouvrages nous pondent une aberration. Mais je prends pour cela un pseudo qui sent bon le crétacé. Je suis chroniqueur depuis une trente-cinquaine d'années et je crois que c'est une maladie chronique. Demandez à Jean-Paul Guéry.

Jack Marshall est l'adjoint un peu corrompu du très corrompu shérif d'une petite ville du sud, entourée de bayous pour lequel il s'occupe des basses œuvres contre rémunération. Sa jolie épouse, croqueuse de dollars l'abandonne pour aller s'éclater avec des amies dans une cité balnéaire. Esseulé, Jack prend ses cannes à pêche et s'enfonce dans le marais taquiner le poisson-chat. Après une rencontre sur l'un des bras du marais, il se lance dans une petite exploration qui va lui permettre de rencontrer une jolie jeune femme brune vêtue comme une souillon qui vit avec son vieux mari alcoolique dans une cabane. Malgré son look un peu *space*, elle est bien belle **La Fille du marais** de **Charles Williams** et Jack va avoir le coup de foudre qui semble ne pas être réciproque.

L'immense force de Charles Williams réside dans le fait qu'en quelques lignes le décor est posé, on transpire à l'évocation du climat, on sent le fumet d'un poisson-chat en train de rôtir sur un feu de bois, on a un goût de tabac dans la bouche et l'amertume d'une bière dans la gorge.

Jack, éconduit revient en ville pour résoudre immédiatement le problème d'une gamine de seize ans, au langage fleuri et au sujet de laquelle un grand gaillard met un souk sans nom au bordel de la ville, lucidement racketté par le shérif. Qu'à cela ne tienne, Jack résout le problème avec l'intelligence et l'imagination qui le caractérise.

Cependant, le révérend du coin, las des malversations des forces de l'ordre prépare son coup... Jack n'en pouvant plus, retourne voir notre belle brune et là tout commence à vraiment tourner vinaigre.

Une histoire de passions et de crimes dans un petit village, une tempête dans un verre d'eau glauque conté avec la maestria du maître, humain et sombre. Le roman est sorti en 1951 aux USA, ce qui lui donne un exotisme dépaysant. Quelques années avant le « Fantasia chez les ploucs » qui a rendu l'auteur mondialement connu. (Chez **Rivages**)

**Jean-Hugues Villacampa**

# AUX FRONTIÈRES DU NOIR

*Des romans de critique sociale qui mordent dans la couleur du noir et restituent la violence de notre société au quotidien ; des romans hors collections policières....*

*La soustraction des possibles*, de Joseph INCARDONA. **Finitude (Bordeaux). 2020**

Si depuis *Derrière les panneaux il y a des hommes* (Grand Prix de Littérature Policière 2015), avec son nouveau roman *La soustraction des possibles*, Joseph Incardona nous confirme maintenant que derrière l'humain il y a l'argent. L'argent, celui qui ne fait pas le bonheur tant il dévore ceux qui ne pensent qu'à l'accumuler sans fin. L'argent, celui qui permet de tout posséder sauf l'essentiel et dont l'abondance finit par lasser.

Nous sommes en octobre 1989 à Genève au moment de l'explosion du bloc soviétique. L'argent de la fraude fiscale française, comme celui des nouveaux mafieux russes, transite déjà en masse dans des malles discrètes, via les banques suisses et leurs coffres très sécurisés. Le tout aux confins toujours très feutrés d'une légalité organisée.

Sveltana Novak gère les portefeuilles de milliardaires au sein d'UBS. Ambitieuse, intelligente, sans état d'âme, elle participe à son niveau à la fluidité des liquidités. A son niveau seulement, car même si elle connaît parfaitement les tenants et les aboutissants de ces pratiques falsificatrices, même si elle détient un poste stratégique, elle ne restera qu'un petit rouage du système. Aldo Bianchi, gigolo à ses heures perdues, donne des cours de tennis aux femmes de riches hommes d'affaires. Grâce à ses conquêtes féminines, il va également être impliqué dans ce jeu des fortunes en transit. Tous les deux vont se rencontrer et se reconnaître car ils se ressemblent. « Vous et moi, nous sommes les mêmes ». Jeunes, impatients, issus d'un milieu modeste et méprisés par ces classes supérieures pour lesquelles ils jouent toutefois le jeu de la docilité... tout en duperie.

Derrière la recherche d'un pouvoir absolu par l'argent et ses mensonges permanents, Joseph Incardona ausculte la corruption de banquiers ultra-riches qui nichent au sommet de la pyramide, jalouxés par de moins riches qui briguent patiemment leur place et le désir de ceux, au bas de l'échelle, qui aimeraient tout simplement devenir riches pour atteindre une reconnaissance supérieure et graver au plus vite les échelons dans cette hiérarchie.

Mais derrière toute cette avidité « se cache la forêt du désarroi », l'obscénité de l'indifférence, la passion et le sexe... qui obsèdent, rongent et détruisent quasiment tous les personnages du roman.

En parallèle, tel un entomologiste impudent, Joseph Incardona dis-sèque avec une lucidité aiguisée et mordante l'envers du miroir des rapports humains biaisés par les faux-



semblants, les frustrations et les compromis, notamment avec le temps qui passe et qui ride inexorablement les peaux et les âmes. La Suisse et Genève, centre du Calvinisme, et ses multiples scandales bancaires, qu'il liste pour mémoire, ne sont pas non plus épargnées par sa critique virulente.

Mais derrière cette mystification de l'argent et cette comédie humaine, ce roman est avant tout une histoire d'amour, nous prévient l'auteur. Un amour véritable qui structure l'ensemble du roman, qui élargit et transcende le champ des possibles et porte en lui l'espoir par sa beauté, sa fulgurance et son intransigeance.

Joseph Incardona implique le lecteur dans son intrigue. Il le prend à parti, lui donne des indications sur le hors-champ du récit, interpelle même ses personnages, se risque sur plusieurs registres d'écriture : en donne les conseils, théâtralise les scènes, scénarise... « Alors on va imaginer un film... on va tout de même essayer ».

*La soustraction des possibles* se présente sous sa forme matérielle comme un lingot d'or. Mais le véritable trésor se trouve dans la lecture passionnante et enrichissante, page après page, de ce drame élevé au statut de tragédie. Magnifique roman noir.

**Alain Regnault**

# MARTINE LIT DANS LE NOIR

**Le miroir de nos peines, de Pierre Lemaître, Ed. Albin Michel.** Mon premier démarre au son du clairon, mon deuxième raconte un siècle qui peine à se relever de ses cendres, le troisième replonge dans le chaos.

Le Miroir de nos peines clôt la saga de Pierre Lemaître qui couvre quarante ans d'histoire. Au-revoir là-haut s'ouvrait le jour de l'armistice de 1918. Le miroir de nos peines montre une France à la veille de la débâcle. On retrouve, dès les premières pages, un des personnages les plus attachants du premier tome. Louise, la petite Louise qui tenait compagnie au fils Pericourt retranché derrière son masque, a perdu sa mère et quasiment la tête, ce qui l'amène à rebattre les cartes de sa vie. Elle laisse tout. Sur son nouveau chemin, elle croisera Gabriel, mobilisé jusqu'à la défaite. Comme dans les autres romans, Pierre Lemaître (également auteur de polars) nourrit la narration avec des personnages dont on ne dira rien ici, sinon qu'ils sont attachants, clivants, proches du lecteur. Comme si, au fil des livres, on retrouvait une vieille connaissance. Il



faut donc lire Le miroir de nos peines (et les deux livres qui le précèdent). Le livre s'appuie sur l'histoire mais aussi sur la formidable imagination de l'auteur, à l'instar d'un Dumas, son maître. Il faut aussi le lire pour ce Pierre Lemaître nous dit de cette première moitié de siècle qui a le triste privilège d'avoir permis deux guerres mondiales en quarante ans. S'il paraît que l'histoire ne se répète pas, il est toujours bon de la revisiter.

A noter que les deux premiers tomes, Au-revoir là-haut et Couleurs de l'incendie ont fait l'objet d'une adaptation fidèle pour la bande dessinée (illustrations de Christian de Metter, Ed. Rue de Sèvres). Au revoir là-haut a également été adapté pour le cinéma par Albert Dupontel, dans un scénario co-signé avec l'auteur lui-même. (22,90 €)

**La seconde vie de Rachel Baker, de Lucie Brémault, Ed. Plon.** Rachel Baker voit sa vie basculer quand elle se retrouve la seule survivante d'une attaque armée dans un restaurant au fin fond de l'Alabama. Elle pense avoir échappé au pire, mais une terrible mécanique s'enchaîne, qui la mènera en prison. Au terme de l'histoire, c'est une véritable renaissance qui l'attend. Ce premier roman de Lucie Brémault est une suite de rebondissements, de rencontres. Il est construit comme une série, comme s'il était écrit pour être porté au petit-écran. En ce sens, l'intérêt du livre repose plus sur le suspense que sur l'écriture. (18,90 €)

**En direct de la morgue, de Michel Sapanet, Ed. Plon.** Michel Sapanet est médecin légiste. Avec son équipe, à l'institut médico-légal de Poitiers, il examine plus de 450 morts suspects et réalise 280 autopsies. Il est appelé sur les scènes de crimes, il témoigne dans les tribunaux, il assiste à de nombreuses reconstitutions. De cette expérience, il a retenu une trentaine de cas qu'il relate avec sobriété, distance et sans voyeurisme. Toujours avec respect. Toutes les situations sont dramatiques, certaines insoutenables, d'autres surprennent. Michel Sapanet nous relate les circonstances, mais aussi les relations avec la police, la justice. Il raconte ce quotidien somme toute éprouvant avec beaucoup de pédagogie et de compassion.

Michel Sapanet a déjà signé trois ouvrages sur le sujet.

**Martine Leroy**



# LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

## Happy New year

Un début d'année éclectique et électrique... Hasards du calendrier, notre début d'année a fait se télescoper de très bons livres aux profils variés...

On pourrait parler de cycles. Des cycles qui parfois font que vous enchaînez des livres qui ne vous plaisent pas, ou sont franchement mauvais. C'est alors une succession d'ouvertures de romans, de début de lectures, de livres qui se referment vite. On passe au prochain, avec de l'espoir, mais c'est vite douché... Après quelques-uns, on se dit qu'on va se tourner vers une valeur sûre, qu'on s'était gardée sous le coude, ou se relire un bon vieux titre qu'on adore, histoire de ne pas désespérer de la littérature.

Et parfois, mais beaucoup, beaucoup plus rarement, c'est le contraire. On enchaîne d'excellents livres, à la narration et aux univers complètement différents. On est à peine sorti d'une forêt, enveloppé d'une aura de sorcellerie, qu'on se retrouve au Mexique à rouler 24h sur 24 au volant d'un camion réfrigéré contenant 157 cadavres, avant de plonger dans la folie sous une énooorme tempête de neige au Québec.

La forêt et la sorcellerie, c'est Patrick Coudreau. Un premier roman qui frappe par son univers en complet décalage avec 99% de la production actuelle, et ça fait du bien. L'histoire est simple « au village, on disait que cette famille qu'elle était étrange, que l'eau leur obéissait et que les catastrophes arrivaient par eux. Puis il y eut l'incendie et tout rentra dans l'ordre. Aujourd'hui, le fils est revenu ». Le fils, c'est l'élément déclencheur. Sa venue au village va faire exploser le statu quo qui y régnait depuis tant d'années. Car personne n'a oublié ce qu'il c'était passé – honte ou fierté. Le livre est court, à peine plus de 200 pages, mais vous happe par son ambiance, ses légendes, sa forêt, sa fuite et sa traque. C'est une excellente découverte.

Le Mexique, c'est Sébastien Rutès. Un pays qu'il connaît bien tant physiquement qu'en littérature (il en est Docteur, après une thèse sur Paco Ignacio Taibo II). L'histoire est simple : 2 chauffeurs sont embauchés par Le Commandant pour conduire un semi-remorque frigorifique. A l'intérieur, 157 cadavres, bien alignés, dans des sacs noirs. Leur mission, rouler 24h sur 24, quoi qu'il arrive, dans le désert, le plus loin possible des habitations. On ne s'arrête que pour prendre

de l'essence. Sinon, c'est la mort. Porté par une langue foisonnante – certains chapitres, somptueux, ne font qu'une phrase – le roman est une plongée dans la psyché des personnages (Vieux et Gros) et la triste histoire du Mexique « C'est toujours comme ça dans ce pays. Les bonnes options, ça n'existe pas. Il n'y en a même pas de meilleure, seulement des moins pires ». C'est puissant, c'est noir, c'est un sacré voyage.

Le Québec, les tempêtes, c'est Andrée A. Michaud. Bien connue pour ses livres à la plume envoutante et ses lieux prégnants, elle nous emmène

cette fois-ci au cœur du Massif bleu. Deux protagonistes vont plonger progressivement dans la folie et vont être pris par les éléments (différentes tempêtes).

Le récit est à la première personne, renforçant la puissance des sentiments. Des personnages, dessinés, sculptés ou de boue, apparaissent et les cadavres se multiplient. Le climat empêche bien des choses renforçant le sentiment d'étouffement ou de huis-clos. C'est là aussi un sacré voyage et un livre très atypique, mais au combien intéressant, dans la carrière de l'auteure.

**Christophe Dupuis**

**Patrick Coudreau, Maître des eaux, La Manufacture de livres.**

**Sébastien Rutès, Mictlán, Gallimard.**

**Andrée A. Michaud, Tempêtes, Rivages.**



# LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRERE

Une chronique entièrement Rivages pour ce début d'année 2020. On commence par un petit tour du côté des US, avec un auteur toujours surprenant, Duane Swierczynski et son dernier roman : *Revolver*.

Mai 2015, Audrey 25 ans revient à Philadelphie après plus de deux ans d'absence. C'est son père, policier, à qui elle n'a pas adressé la parole depuis son départ à Houston qui le lui a demandé. Toute la famille doit être là pour assister à la cérémonie en l'honneur du grand-père, Stan Walczak, flic de la ville dans les années 60, abattu par un dealer le 7 mai 1965. Bien décidée à repartir juste après la biture programmée après la cérémonie et un minimum de contact avec son père (flic à la retraite), et ses frères, (flics), Audrey qui étudie les techniques de police scientifique, décide finalement de rester pour essayer d'élucider le meurtre de ce grand-père dont l'assassin n'a jamais été formellement identifié. En guise de mémoire de fin d'études. Entre cuites au Bloody Mary et engueulades avec sa famille, Audrey va mettre à jour 50 ans d'histoires de la ville et de sa famille.

Le premier ressenti est que *Revolver* offre près de 400 pages de pur plaisir de lecture. Dès la table des matières c'est un régal. Le découpage, qui pourrait être casse-gueule avec son alternance systématique de chapitres se déroulant entre 1965 (le grand-père), 1995 (le père) et 2015 (la fille), est tellement bien maîtrisé qu'il rajoute au plaisir de lecture alors qu'il aurait pu paraître artificiel. Et c'est de main de maître que l'auteur, fait monter le suspense, amène les surprises et entremêle au final ses trois histoires qui n'en font plus qu'une. Les personnages qui, dans cette construction complexe, pourraient n'être

qu'un prétexte à faire avancer l'histoire sont au contraire très incarnés, et chacun bien ancré dans son époque. On s'attache à tous, avec une mention spéciale à l'extraordinaire Audrey et à son exceptionnelle résistance au bloody mary. Tout cela brosse le portrait sensible et intelligent d'une famille aux lointaines origines polonaises, depuis les aïeux vivant dans des taudis, jusqu'à la plus jeune, un peu paumée. Une famille avec ses secrets qui seront révélés petit à petit, ses ri-



valités, ses rancœurs, mais aussi ses liens extrêmement forts, et sa solidarité dans les moments les plus difficiles. En toile de fond, c'est 50 ans d'histoire du racisme envers la communauté noire, de son intégration progressive, de ses luttes, des préjugés à son égard.

Du côté de Glasgow **Alan Parks** auteur de *Janvier noir* revient avec *L'enfant de février*.

Après l'affaire de *Janvier noir*, McCoy, qui est flic, a eu trois semaines de congé. Il vient à peine de rentrer quand le corps d'un des joueurs vedette du Celtic est retrouvé sur le toit d'un immeuble en construction. Il a été torturé avant d'être abattu. McCoy, son mentor Murray, et le jeune Wattie sont sur l'affaire qui devient très vite sensible quand ils apprennent que le jeune homme était fiancé avec Ellen Scobie, fille de Jake Scobie, le plus gros trafiquant de Glasgow. Et que Connolly, le tueur attiré de Jake était fou amoureux d'Ellen. Alors que Jake et Ellen, protégés par leur argent et les meilleurs avocats de la ville sont intouchables, McCoy voit son passé le rattraper. Un passé qu'il a en commun avec Stevie Cooper, maquereau, qui a de l'ambition et vise le trône de Scobie.

A ce rythme on n'est pas près de voir le printemps à Glasgow. Il faut dire que le froid, la pluie, voire la neige et le vent vont bien aux histoires très sombres que nous raconte **Alan Parks**. On retrouve ici les qualités du premier volume. Personnages très hardboiled et attachants, à commencer par McCoy qui prend de l'épaisseur. Une fois de plus, ce n'est pas la résolution du mystère qui compte ici, le lecteur et les flics savent très vite à qui ils ont affaire, mais la peinture de la ville de Glasgow, et d'une partie de la société écossaise de ces années 70, avec ses pubs, son hypocrisie, la saloperie qui se cache derrière certaines façades très comme il faut, et plus légèrement, le rock en fond sonore, et les rivalités entre supporters des différents clubs de foot. La série s'installe, belle et sombre, à suivre.

**Jean-Marc Laherrère**

**Duane Swierczynski / *Revolver***, (*Revolver*, 2016), Rivages/Noir (2019) traduit de l'anglais par (USA) Sophie Aslanides.

**Alan Parks / *L'enfant de février***, (*February's son*, 2019), Rivages/Noir (2020) traduit de l'anglais par (Ecosse) Olivier Deparis.

# DANS LA BIBLIOTHEQUE À PÉPÉ

**Les chiens de garde, de Gérard DELTEIL.**

**Fleuve noir. Collection Spécial Police 1907 - 1984**

Gérard Delteil est né en 1939 et après avoir exercé de multiples métiers, commence à écrire des romans en 1983. Les Chiens de garde est son quatrième polar. Auteur engagé, œuvrant aussi bien dans le policier, le roman d'anticipation, le thriller historique, la politique-fiction, le « remake » des Trois Mousquetaires dans le monde moderne de la finance... Des terrains variés au service d'intrigues ficelées et d'un travail de documentation considérable, hérité de son passé de journaliste d'investigations.

Saint-Nolan, petite bourgade tranquille, pépère... Avec ses bourgeois bien établis, ses notables éduqués, raisonnables, probablement centristes qui s'ignorent... Et aspirant à la quiétude totale. Si seulement il n'y avait pas cette cité HLM non loin, peuplée d'immigrés incultes et dont les jeunes désœuvrés et agités viennent troubler cet ordre public si vénéré. Comme on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même, quelques respectables citoyens privilégiés et qui entendent bien le rester, décident de s'organiser en milice... pardon en comité, afin de lutter contre cette délinquance qui traîne jusque dans leurs rues, briser vitrines et répandre débris.

Sauf que voilà, la violence ne s'apprend pas dans les réunions mondaines concoctées par le maire et bien vite, ces justiciers novices se font totalement déborder et finissent même carrément humiliés. Jusqu'à se faire dérober un fusil de chasse, ce qui est bien embêtant. Ils optent alors pour faire appel à quelques vétérans d'Algérie qui s'y connaissent en ces choses de guerre... Mais ils n'ont pas calculé que parfois, il en faut peu pour que des alliés d'un jour deviennent bien encombrants le lendemain. Et quand l'irréparable est commis, ils se retrouvent totalement sous l'emprise de leurs sauveurs d'hier. Pendant ce temps, un inspecteur récemment muté de la capitale, contre son gré, doit mener l'enquête dans cet environnement en apparence pépère, mais bien hostile sous la surface...

Delteil est habile et il pose son décor et ses protagonistes en quelques pages, laissant ensuite le champ libre et bien de la place à la description de leur bassesse, de leur mesquinerie, de leur lâcheté tranquille et bonhomme. À coups de courtes phrases, il leur découpe un portrait amer, cynique, mais ô

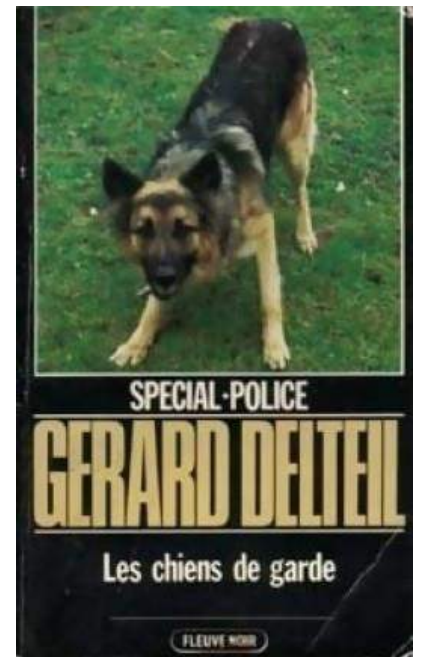
combien réaliste et il n'y en a pas un pour sauver l'autre, parmi les personnages de cette chronique d'un crime annoncé. Jusqu'au flic, plutôt sympathique, mais qui n'est finalement qu'un rouage impuissant dans leur machine tragico-comique. Quant aux barbouzes violents, intolérants et racistes non complexés, difficile de s'attacher à ces crapules, même si, contrairement à leurs employeurs, ils ont le mérite d'afficher la couleur.

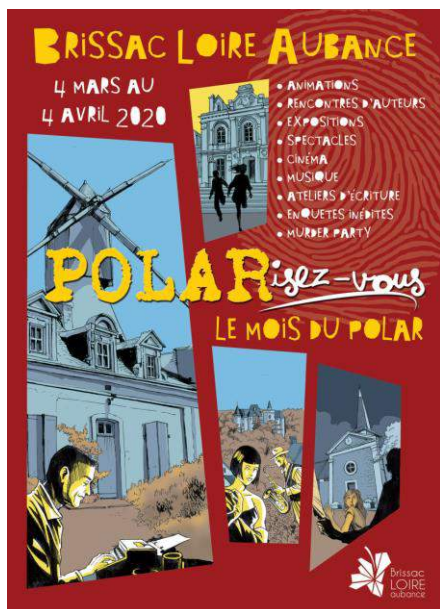
Ce roman policier déborde parfois sur le western et on pense inmanquablement à ces petites villes à la frontière, peuplées de couards redoutant les Indiens, et qui engagent des anciens soldats ou des maraudeurs de tout poil pour défendre leurs intérêts. Certaines scènes du bouquin font clairement écho à ce genre tandis que des personnages emblématiques du récit sont presque directement transposables. Du fin fond de l'Arizona des années 1880 au Val-de-Marne des années 1980, il n'y a qu'un pas.

L'épilogue apporte néanmoins un peu d'espoir dans ce morne tableau, et ce grâce à un protagoniste qui n'était assurément pas fait pour s'immiscer dans l'enquête, mais qui a su briser le carcan classique qui seyait à sa position sociale.

Ouf, on respire un peu en reposant le roman, lu à toute berzingue, pris par l'intrigue et le talent de ce chroniqueur impitoyable de la province française au mitan des 80's, celle qu'on retrouve aisément dans les pavillons d'aujourd'hui.

**Julien Heylbroeck**





# LA TÊTE EN NOIR EST PARTENAIRE (\*) DE POLARISEZ-VOUS DU 4 MARS AU 4 AVRIL BRISSAC LOIRE AUBANCE

## le programme au jour le jour

Mercredi 4 Mars – 19h	Salle Du Tertre, Brissac-Quincé	Inauguration, soirée Partenaires et particuliers
Jeudi 5 Mars – 20h	Bibliothèque, St-Rémy-La-Varenne	Le Café livres se met la Tête... en Noir (*)
Vendredi 6 Mars – 18h	Le Bigarre, Brissac-Quincé	Enregistrement de l'émission K-libre58, (*)
Vendredi 6 Mars – 18h	Le Bigarre, Brissac-Quincé	La sombre histoire ... de théâtre et de dessin
Samedi 7 Mars - 17h	Salle René Besson, Vauchrézien	Théâtre, spectacle Les receleurs
Samedi 7 Mars – 20h	Salle René Besson, Vauchrézien	Théâtre, spectacle L'inspecteur
Dimanche 8 Mars - 16h	Salle Du Mt Rude, St-Saturnin/Loire	Exposition et lecture musicale : Art Pepper
Lundi 9 Mars – 20h	Salle Des Fêtes, Chemellier	La femme dans le polar #2
Mercredi 11 Mars – 14h,15h30, 17h	Prieuré De St-Rémy-La-Varenne	Enquête du trésor dérobé
Mercredi 11 Mars - 17h	Mairie, St-Saturnin-Sur-Loire	Vernissage de l'expo. En quête de patrimoine
Jeudi 12 Mars – 19h30	Le Bigarre, Brissac-Quincé	Café littéraire(*)
Vendredi 13 mars – 18h	Salle Des Fêtes, Luigné	Tournoi de jeux d'enquête avec JOUONS !
Samedi 14 mars – 15h	Bibliothèque, St-Rémy-La-Varenne	Atelier d'écriture A vos crayons #1
Samedi 14 mars – 19h	Salle Du Ruau, Charcé-St-Ellier	Spectacle : L'agent 00203 contre Mr K.
Mardi 17 mars – 19h	Maison Familiale Rurale, Brissac-Q	Soirée cocktail avec deux auteurs
Mercredi 18 mars – 16h	Bibliothèque, Brissac-Quincé	Speedbooking
Mercredi 18 mars – 18h30	Office De Tourisme, Brissac-Quincé	Conférence Michel Amelin - Vernissage de l'exposition Boîtes Judiciaires(*)
Jeudi 19 mars – 18h	Bar Le Soph't, Vauchrézien	Enregistrement de l'émission k-libre, (*)
Samedi 21 mars 16h	Bibliothèque, Vauchrézien	Atelier d'écriture ludique #2
Samedi 21 et dimanche 22 mars – 10h, 15h, 18h30	Prieure, St-Rémy-La-Varenne	Murder party
Mardi 24 mars – 20h30	Salle De La Perrine, Saulgé-L'hôpital	Les 20 ans du Prix du Court Métrage SNCF
Mercredi 25 mars – 15h	Maison De Retraite, Brissac-Quincé	Après-midi jeux avec JOUONS !
Jeudi 26 mars – 20h30	Salle Polyvalente, Les Alleuds	Soirée Quizz animée par Julien Vedrenne(*)
Vendredi 27 mars – 19h30	Presbytère, Charcé-St-Ellier/Auban	Soirée conte Polar «Les premières mondiales»
Samedi 28 mars – 14h	Salle De La Perrine, Saulgé-L'hôpital	Après-midi jeux de rôles par Imaj'nère ! (*)
Samedi 28 mars – 20h	Salle De La Perrine, Saulgé-L'hôpital	L'école de musique fait ses classes !
Dimanche 29 mars – 14h	Salle De La Glycine, St-Rémy-La-Vare	Jeux en dix manches
Lundi 30 mars – 20h	Mairie Salle Du Conseil, Les Alleuds	Présentation de la collection Maison Noire en présence d'auteurs !
Mardi 31 mars – 15h30	Maison De Retraite, Brissac-Quincé	Après-midi conte
Mercredi 1 <sup>er</sup> avril 14h, 15h30, 17h	Prieure, St-Rémy-La-Varenne	Drôle de journée autour des enquêtes du trésor dérobé
Jeudi 2 avril – 18h30	Maison Familiale Rurale, Brissac-Qu	Soirée cocktail avec deux auteurs !
Vendredi 3 avril – 20h	Domaine De Tartifume, Coutures	Film : Un homme est mort d'E. Davodeau
Samedi 4 avril – 14h30	Maison De Retraite, Brissac-Quincé	Lecture de l'atelier d'écriture
Samedi 4 avril – 14h	Salle Du Mt Rude, St-Saturnin/Loire	Les carottes sont cuites

# ARTIKEL UNBEKANNT DISSEQUE POUR VOUS

The asphalt jungle : Manhattan Marilyn, de Philippe Laguerre (Éditions Critic. 2016)

Manhattan Marilyn est un roman particulier à plus d'un titre. En effet, Philippe Laguerre le signe de son vrai nom, abandonnant, pour la première fois de sa déjà longue carrière, son pseudonyme de Philippe Ward. Un tel choix n'a rien d'anodin, surtout vis-à-vis des deux thèmes principaux de ce livre. En l'occurrence la ville de New York d'un côté, et la figure de Marilyn Monroe de l'autre – soit deux des sujets de prédilection de Philippe Laguerre-Ward. Je ne crois pas aux coïncidences. Si on me demandait mon avis, je dirais donc que l'auteur a voulu regarder ses passions en face pour mieux leur rendre ce double hommage. Comme si le fait de se débarasser de son masque l'avait aidé à rendre cette affaire encore plus personnelle. Mais trêve d'extrapolation oiseuse, et entrons sans plus attendre dans le vif du sujet.

Manhattan Marilyn se déroule donc, comme son titre le laisse entendre, à New York. Dès le début du roman, nous faisons la connaissance de Kristin Arroyo, ex-Marine revenue à la vie civile, et désormais ardente militante au sein du mouvement Occupons Wall Street, qui fait grand bruit en cet automne 2011. La jeune femme se lie d'amitié avec Nathan Stewart, un photographe qui souhaite consacrer une exposition au mouvement de protestation. En confiance, elle lui confie le seul héritage qu'il lui reste de son grand-père, lui-même photographe de renom. Une série de clichés inédits sur lesquels apparaît... Marilyn Monroe. Une véritable aubaine pour Michael Pear, qui travaille à la Fondation Monroe. Seul « petit » bémol : il se trouve que ces clichés n'intéressent pas que le sympathique milliardaire...

Après une série de réactions en chaîne dramatique, Kristin se retrouve traquée et contrainte à prendre la fuite. Pour autant, l'ancienne militaire n'est pas sans ressource. Elle peut compter sur le soutien de Michael, mais aussi sur celui de Ian, un ancien Marine avec lequel elle est restée liée depuis son retour. Certes, Ian n'est plus vraiment le guerrier d'élite qu'il était, mais s'il dort désormais dans une ancienne station de métro abandonnée en compagnie d'autres sans-abris, l'homme a encore du réseau, logé à la même enseigne que lui – celle de la belle étoile, en l'occurrence. Le « Home sweet home » ne l'est pas toujours pour ceux qu'on appelle « les vétérans »...

Néanmoins, ces soldats de (mauvaise) fortune ont encore du répondant, et heureusement. Car Kristin a ouvert sans le vouloir une véritable

boîte de Pandore, et révélé un des secrets les mieux gardés de l'histoire américaine contemporaine. Un secret convoité à la fois par la Mafia, le FBI et le tout-puissant lobby occulte du Triangle de Fer. Mais la petite « armée des ombres » qui entoure la jeune femme est prête à livrer un ultime baroud d'honneur, et pour cause : l'honneur, c'est tout ce qui lui reste.

Et Marilyn dans tout ça ? Hors de question de dévoiler ce qui constitue l'un des ressorts majeurs de l'intrigue, mais que le lecteur soit rassuré : la célèbre actrice n'est pas ici réduite à une série de photographies. Elle se trouve bel et bien au cœur de l'histoire, qu'il s'agisse de la grande ou de la petite. Tout le talent de l'auteur consiste d'ailleurs à mêler les deux pour mieux explorer ses propres pistes. Et celles-ci s'avèrent pour le moins surprenantes... Avec Manhattan Marilyn, Philippe Laguerre signe donc un Thriller d'action trépidant – passé le premier tiers du livre, le rythme s'emballa et ne ralentit plus jusqu'à la fin –, tout en respectant à la lettre la double note d'intention de son titre, mais sans pour autant s'y restreindre. Tout le monde peut croquer dans la Grosse Pomme cuisinée par Philippe Laguerre, alors ne vous en privez pas..

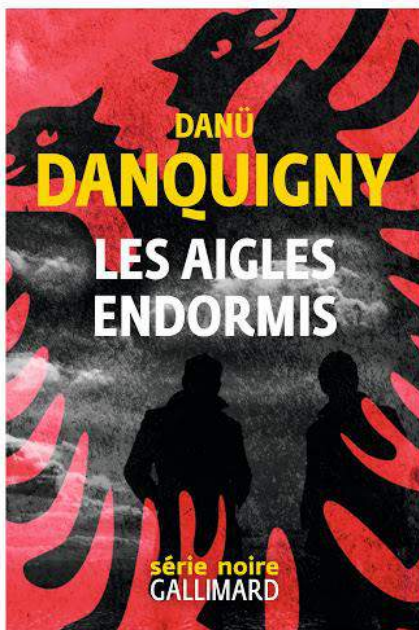
Artikel Unbekannt



# EN BREF... EN BREF... EN BREF...

**Feu le royaume, de Gilles Sebhan. Rouergue Noir.** Le premier roman de cette trilogie (**Cirque mort** – même éditeur, 2018) racontait l'enquête de Dapper, lieutenant de police, pour retrouver Théo, son fils de neuf ans qui s'était volatilisé brusquement en même temps que deux autres enfants. Il avait été aidé dans sa recherche par Ilias, un garçon différent, pensionnaire d'un centre thérapeutique dirigé par un étrange médecin. Dans le second ouvrage (**La folie Tristan** – même éditeur, 2019) Dapper se battait contre ses démons intérieurs (son origine d'enfant abandonné), incapable de renouer le dialogue avec son fils et était obligé de se faire violence pour enquêter sur la disparition d'une femme. Dans ce troisième épisode, Dapper croit voir la fin de son cauchemar avec la mort de son père, Tristan, directeur fou du centre thérapeutique pour enfants différents. Sauf que le tueur du Brabant (Belgique) vient de s'évader avec l'intention de se venger de Dapper, ce petit flic français qui avait permis son arrestation. Comme dans ses précédents romans, Gilles Sebhan centre son action autour des douleurs de l'enfance, de la folie et de la difficulté à vivre ensemble. Heureusement, le style limpide éclaire cette sombre et oppressante trilogie. (180 p. 18 €)

**Les aigles endormis, de Danü Danquigny. Série Noire Gallimard.** L'effondrement du bloc communiste provoqua la chute du régime totalitaire



albanais qui offrit littéralement le pays au libéralisme le plus sauvage. A défaut de pouvoir fuir ce pays, Arben et ses copains mettent le doigt dans l'engrenage criminel et perdent tout sens civique au profit du pouvoir que confère la peur dans les yeux de l'autre. Au

summum de cette violence, un drame familial obligera Arben à fuir en France avec ses deux jeunes enfants. Vingt ans plus tard, il revient en Albanie pour se venger. L'auteur utilise le roman

noir pour dénoncer les tares et les ignominies d'un pays corrompu. Magistral ! (18 €)

**La rumeur, de Lesley Kara. Les Escalles.** En s'installant avec son jeune fils dans la petite station balnéaire anglaise de Flinstead, Johanna se rapproche de sa vieille maman. Soucieuse de s'intégrer socialement, elle cherche la compagnie des autres femmes de son âge et propage imprudemment une rumeur affirmant qu'une ancienne tueuse d'enfant se terre sous un faux nom dans le village. Dès lors, la vie de Johanna n'est plus que suspicion, angoisse et même terreur quand elle est victime d'un harceleur sur internet. Le climat très malsain qui entoure la rumeur plonge le lecteur dans un suspense parfaitement maîtrisé et aux rebondissements multiples. (380 p. – 21.90 €)

**La disparue de l'île Monsin, d'Armel Job. Robert Laffont.** En s'arrêtant en pleine tempête de neige sur un pont de Liège pour secourir une jeune femme aux idées suicidaires, Jordan, un brave loueur de piano belge, met le doigt dans un engrenage infernal. Le lendemain elle fait l'objet d'un signalement pour disparition inquiétante et Jordan informe la police de sa rencontre, mais il commet l'erreur de ne pas tout dire. Dès lors son témoignage devient suspect aux yeux d'un policier un peu borné et même son épouse s'interroge. Armel Job continue sa fine exploration de l'âme humaine et de ses incroyables contradictions qui nous mènent parfois au bord de la tragédie. (20 €)

Jean-Paul Guéry

## PRIX LITTÉRAIRES MYSTÈRE DE LA CRITIQUE 2020

Ce prix, créé par Georges Rieben (décédé en décembre dernier), est décerné depuis 1972 par un jury composé actuellement de 31 critiques spécialisés (dont 4 collaborateurs de la **Tête en Noir**).

Le **PRIX MYSTÈRE DE LA CRITIQUE 2020** est attribué à **Thomas CANTALOUBE** pour **Requiem pour une République**, Gallimard (**Série noire**) et **Richard MORGIEVE** pour **Le Cherokee**, J.Losfeld/Gallimard (**Littérature française**)

Le prix **Mystère de la Critique "roman étranger"** a été attribué à **Chris OFFUTT** pour **Nuits Appalaches**, Gallmeister (**Americana**)

# LES (RE) DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

*Le tueur hypocondriaque*, de Juan Jacinto Munoz Rengel.

Les Escales éditeur 2012 - Réédition Pocket 2014

Moi, M. Y, tueur à gages : il ne me reste qu'un jour à vivre. Cependant, il faut que j'accomplisse ma mission : tuer Eduardo BLAISTEN que je file depuis un an et deux mois. Je suis par-dessus tout un homme de malchance. En effet, je suis « malade ». Par exemple, je m'ausculte ; j'ai découvert en moi le syndrome d'ondine. Je déambule, je ne peux pas m'en empêcher. Je suis atteint de strabisme. On n'imagine pas à quel point c'est frustrant.

Un jour j'ai poursuivi Blaisten dans le métro, un pic à glace dans la main droite. J'étais tout près de la victime quand les portes du wagon s'ouvrirent et qu'un groupe de supporters de l'Inter de Milan fit irruption sur le quai m'entraînant dans son sillage. Action ratée !

J'ai recommencé, cette fois à la station Sévilla. Je me déguise, je me colle à Blaisten. A la dernière minute, je comprends que jamais je ne pourrais prendre mon élan pour le pousser sur la voie. Je suis atteint du syndrome de l'accent étranger. Souvent je parle avec un accent de Basse-Saxe. C'est gênant.

Un soir je retrouve Blaisten dans un pub irlandais. Il ne me reconnaît pas car je porte un masque. Je dispose d'une petite enveloppe contenant 2 mg de tétrodoxine, poison radical. Au moment de le verser dans son verre, une quinte de toux due à la fumée ambiante me secoue. L'enveloppe tombe dans le verre. Encore raté ! Je suis atteint du syndrome de Proteus ; certaines de mes cellules se développent au-delà de la normale et j'ai un pied droit énorme. Une nuit je me cache derrière la porte du bureau de Blaisten et je parviens à entrer sans bruit dans la chambre à coucher. Je trouve un pistolet dans la table de nuit. Je tire... hélas c'est un faux. Tentative ratée !

Je suis atteint du syndrome de spasme professionnel : j'ai des contractions musculaires involontaires. C'est handicapant ! Un jour, j'ai suivi Blaisten dans son immeuble. Mais je suis surpris par des altérations profondes de mes perceptions. Je ne peux plus agir !

Un matin, je pénètre chez Blaisten pour le découvrir inanimé dans sa baignoire. Vais-je le laisser mourir noyé ? Non je le suis à l'hôpital. Je suis épuisé. On me met dans la même chambre que Blaisten. Celui-ci parle....

Autobiographie d'un tueur. En général un tueur professionnel accomplit ses missions sans états d'âme, avec discrétion et fréquente la pègre ou

la mafia. Ici rien de semblable. Le héros mène la vie de monsieur tout-le-monde. Il habite un modeste logement, salue la concierge, fait ses courses dans son quartier, etc. Mais il a un métier peu courant, une conscience professionnelle

exemplaire, une ténacité hors du commun. Poursuivi par la malchance, il s'obstine. Il croit sincèrement que cette mission est sa dernière. Chaque jour il se dit : « aujourd'hui, c'est mon dernier jour sur terre. Je suis trop accablé de maux

(aussi rares que fantaisistes) pour que ça dure ». En outre, il cogite. Le récit de ses tentatives malheureuses est analysé à la lumière de nombreux exemples pris dans la vie de penseurs ou écrivains, Descartes, Kant, Byron, etc. Ce contraste constant entre des aventures dérisoires et le sérieux des références philosophiques provoque inmanquablement le rire. L'auteur nous amuse à chaque page alors que la vie de son héros est tragique. Malade malchanceux... il ne parvient pas à mourir. Un polar hors normes à lire pour se divertir.



Gérard Bourgerie

## LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

**RÉDACTION** (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUÉRY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLÈDE (1986 - 2018), Paul MAUGENDRE (1986 - 2018), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013), Julien VÉDRENNE (2013), Fred PRILLEUX (2019), Alain RÉGNAULT (2020)

**RELECTURE** : Julien VÉDRENNE

**ILLUSTRATIONS** : Gérard BERTHELOT (1984)

**N°203 – Mars / Avril 2020**

# Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58